

# **ORRIPEAUX D'ÂMES**

**Pièce de théâtre**

**de François-Xavier TORRE**

**Dépôt copyright : 2PNR1N3**

## IMPORTANT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE  
11 Rue du Moulin – 89140 Michery - 07 81 07 89 37  
Mail : [fxt.art@gmail.com](mailto:fxt.art@gmail.com)  
site internet : <http://francoisxaviertorre.com>

Toute interprétation doit faire l'objet d'une « demande d'autorisation » auprès de la SACD  
[www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)

*Dépôt copyright : 2PNR1N3*

# ORIPAUX D'ÂMES

Pièce de théâtre de François-Xavier Torre

**Distribution** : pour trois femmes.

**Pitch** : Trois femmes. Trois destins. Trois époques. Trois témoins. Un seul point commun, la guerre...

**Personnages** :

**Mireille** : entre 30 et 40, paysanne, puis manutentionnaire à l'usine. Mari enrôlé dans une guerre.

**Kate** : entre 50 et 60. Auteure, mère d'un fils parti à la guerre.

**Olena** : la vingtaine. Fuite la guerre. Réfugiée. Mère d'une petite fille.

## TABLEAU 1

### Mireille

*Mireille est sur le quai d'une gare.*

*Elle regarde partir le train qui emmène son mari vers le front d'une guerre.*

La pluie tombe, sous la grisaille de nos vies.

Dur de se séparer sur le quai de cette gare.

Mon Georges s'est enrôlé lui aussi.

Au front.

À l'est.

Là où ça bombarde.

Là où ça tire.

Là où ça meurt.

Là où on ne revient pas...

Sans une chance de cocu.

Il a ri mon Georges et m'a dit avant de prendre le train de me donner de la chance.

Faut que je le trompe alors, pour qu'il revienne en vie, et si possible en un seul morceau.

On a peur sous nos sourires masqués.

Comment ne pas l'être?

On avait des projets.

On avait des bonheurs à se partager.

On avait la vie dans nos veines, dans nos âmes, dans notre amour.

Ils nous restent plus que l'espoir.

L'espoir de retrouvailles.

L'espoir de reprendre nos vies là où elle vient de s'arrêter.

Pour le choix de puissants.

Pour leur cause stupide de sacrifier les petites gens pour une raison d'État, pour un désaccord, pour un mensonge, pour des intérêts qui nous dépassent.

Je l'embrasse du regard, sous la pluie.

Il pleut toujours plus fort.

Un mur d'eau nous voile tout deux, lui dans le train, moi sur le quai.

Je ne devrais pas rester là à le voir partir, et le laisser y aller.

À rester, je vais attraper la mort.

Mais, si je meurs par quelques gouttes de pluie, comment Georges pourra résister sous la pluie des bombes qui l'attend.  
Le chef de gare a sifflé.  
La locomotive siffle à son tour.  
Son wagon fait un sursaut sur ses rails, et je le vois partir, s'éloigner, disparaître de ma vue, de mon présent, de ma vie...

## Kate

*Kate regarde partir, sur le porche de sa maison, son fils, qui part au front.*

C'est mon fils qui s'en va.  
Enrôlé parce que le bon âge.  
Pour la patrie.  
La fierté de servir son pays.  
Son père aussi l'a fait.  
Il n'en est jamais revenu.  
Il ne me reste de mon mari, que des souvenirs et un fils, qui lui ressemble trait pour trait, et qui a le même feu sacré de l'honneur, ainsi qu'un drapeau national, et une médaille d'honneur pour courage et bravoure.  
En quoi se battre est courageux?  
En quoi une guerre est une bravoure?  
L'éviter! Ne pas la provoquer, c'est ça le courage! C'est ça l'exemple à suivre!  
Mais, le pacifisme est un vilain mot pour les marchands d'armes et les conquérants.  
Le drapeau, je l'ai rangé dans un carton, à la cave, sous couvert de poussière, comme pour cacher la honte qu'il représentait.  
La médaille, c'est mon fils qui la porte.  
Pour ne pas oublier. Pour la fierté de son père, pour l'honneur des armes, mais surtout qu'il doit rester en vie.  
L'honneur des armes...  
Ses fichus galons sur ses épaules!  
Capitaine, alors que son père est mort en sergent.  
Son père aurait été fier de son fils d'avoir monté les échelons.  
C'était son rêve le commandement...  
Il pensait que commander permettait de jouer au soldat sans l'affrontement.  
Mais Capitaine, ce n'est pas encore assez pour éviter d'aller au front.

Et, mon fils n'est pas un planqué!  
Il veut sauver des vies, au risque d'y perdre la sienne.  
Il le sait.  
Il en a conscience.  
Mais, il a été formé pour ça.  
C'est son devoir, comme il dit.  
Mais s'il n'y avait pas de guerre, plus besoin d'aller sauver des vies...

## Olena

*Olena est sur les routes, fuyant les combats. Elle porte un bébé dans ses bras. Elle est épuisée, et observe au loin les combats...*

J'ai fui, ma fille dans les bras.  
Les combats étaient trop rudes.  
Trop de morts.  
Trop de blessés.  
Des bombardements, de nuits comme de jours.  
Moralement éprouvant.  
Socialement inhumain.  
J'ai laissé mon cœur là-bas.  
J'ai laissé ma vie.  
Mais, ma peau, j'y tiens.  
Pour ma fille.  
Mon homme est resté, pour se battre, pour défendre son pays attaqué, assiégé.  
On ne comprend pas pourquoi.  
On a rien fait.  
Et c'est nous qui payons de nos vies la faute d'autres...  
Les décisionnaires.  
Les punisseurs moralistes.  
Les bien-pensants.  
Des défroqués de la raison.  
La guerre n'a rien de raisonnable.  
Elle n'a rien de négociable non plus.  
Elle ne fait que détruire.  
Elle ne fait qu'arracher les familles, les couples, les enfants à leurs parents.

Elle les jette dans le désarroi, le malheur, la perte.  
Pourquoi?  
On a rien fait!

## TABLEAU 2

### Mireille

*Mireille est chez elle, angoissée, tourmentée, faisant les cents pas.  
Elle regarde souvent à travers le rideau, la rue, en face d'elle, les yeux rivés vers la  
boite aux lettres.*

Une semaine déjà.  
Et, je suis toujours sans nouvelle.  
Faut laisser le temps qu'on m'a dit, pour que le courrier arrive.  
Mais le temps je n'en ai pas.  
Et, ils avaient dit que ce serait court, rapide.  
Une guerre éclaire qu'ils appellent ça chez les spécialistes.  
Ça en cause sans arrêt, dans les journaux, à la radio, à la télé.  
Ça me donne le tournis à les écouter.  
La peur transpire leurs mots. La fatalité, leurs paroles.  
Même le mot guerre dans leur bouche, à force de nous le rabâcher, est devenu si  
commun que ça me fait froid dans le dos.  
C'est pour mieux nous habituer.  
Comme si la guerre va devenir notre lot à tous, notre quotidien.  
Comme si vivre en paix n'avait plus sa place.  
Comme si les jours heureux n'étaient plus qu'un vieux rêve.  
Mais des rêves j'en avais plein la tête avant qu'on la pollue d'une actualité de  
malheurs.  
J'aimerais savoir si mon Georges est en vie.  
S'il mange à sa faim.  
S'il n'est pas blessé.  
Je n'ose penser qu'il est mort.  
Pas tout suite.  
Mais, j'entends de ces violences du front.  
Les infos minimisent. C'est que mes amies me disent.  
Ma voisine, son fils est déjà rentré, dans une boite.  
Une autre, elle a juste récupéré une médaille.  
Le corps a disparu en mille morceaux à ce qu'il paraît.  
Une bombe.  
Ça pardonne pas une bombe.



On peut faire face à une balle.  
On a encore une chance de l'éviter ou de s'en sortir.  
Mais, une bombe...  
C'est la vie qui part en morceaux.  
Je vois le facteur dans la rue.  
Il fouille dans sa sacoche.  
Il s'est arrêté à ma boîte aux lettres, et insère une enveloppe.  
Pourvu que c'est lui!  
Je suis persuadé que c'est Georges.  
Il m'avait promis d'écrire.

### **Kate**

*Kate est chez elle, prenant un thé, un courrier en main, qu'elle n'a pas encore ouverte.*

Mon fils m'a écrit.  
Du théâtre des opérations.  
Je n'ai jamais compris cette expression.  
Une comparaison volée, comme si la guerre était un jeu de scène, fait de pantomime et de faux semblants, alors qu'il n'y a rien de plus vrai, de plus authentique, de plus trash, de plus vivant qu'une guerre!  
Elle avale.  
Elle bouffe.  
Se nourrit des morts, et les régurgite comme une boule de poil, sans distinction de peaux, d'origine, de grades.  
Elle dégueule la vie en morceaux.  
Un conflit n'est en rien une scène de théâtre.  
Au théâtre, si on chute, si on se plante, on se relève.  
On ne joue pas les morts, on fait semblant de l'être.  
La guerre, les morts, c'est sa raison d'être.  
J'ai vécu la peur avec mon mari.  
Je vis l'enfer avec mon fils, à travers ses mots.  
Il déchanté, comme beaucoup de ses camarades.  
Il n'y a pas plus antimilitariste qu'un troupion sur un champ de bataille, après la bataille justement, après s'en être sorti, même à moitié.

Mais, pour certain, c'est aussi une drogue. Des vas-t-en-guerre qui se sont habitués à la poudre, au sang, au combat.  
Ils ne sont pas nombreux, mais il en reste encore.  
Mon fils n'est pas de cela.  
Il se bat pour une cause.  
Reste à savoir si elle est réellement juste.  
Si elle vaut le coup d'aller se battre.  
Aucune cause ne vaut la peine de se faire trouer la peau.  
Et, pourquoi faut-il négocier la guerre pour avoir la paix?  
Pourquoi ne pas plutôt négocier la paix pour éviter la guerre?  
Cela éviterait aux hommes de se battre pour une cause, et finir par mourir pour rien.  
Parce qu'une cause est une idée.  
Et une idée se change souvent du jour au lendemain...  
Mon fils se bat parce qu'il croit que la cause est juste.  
Il n'y a rien de juste à une guerre.  
Et, vu ce que je viens de lire de mon fils, son théâtre des opérations ressemble à une grosse boutique des horreurs.  
Ce que je souhaite à présent, qu'elle se termine le plus vite possible...  
Que je puisse revoir mon petit garçon!  
Même s'il a vingt-cinq ans, il sera toujours mon petit bonhomme.

## Olena

*Olena marche, l'espoir au cœur. Elle voit au loin le camp de réfugiés...*

La frontière n'est plus très loin.  
Je marche dans un couloir humanitaire.  
Avec d'autres femmes et enfants.  
D'autres encore, plus âgés, dans l'impossibilité de se battre.  
On a laissé nos maris, nos frères, nos pères, nos amis, et bien d'autres.  
Ils sont nos dernières défenses.  
Notre dernier espoir qu'un jour on reprenne le chemin du retour, retrouver nos maisons, et nos vies suspendues, laissées à l'abandon sur des chemins de traverse, remplis de chaos et de morts à la chaîne.  
Pour rajouter au malheur, le froid et la neige suivent nos traces, tâchée de sang par endroit, les stigmates de combats.

La faim et la soif aussi commencent à se ressentir.  
L'enfer d'un présent, en moins de vingt-quatre heures.  
Ça va vite une guerre, plus vite que la paix.  
Comme un feu de paille.  
J'ai froid. J'ai si froid.  
Mon corps le ressent jusqu'à faire geler mon cœur.  
Un cœur que j'ai laissé là-bas.  
Dans mon pays.  
Dans ma ville.  
Dans mon quartier.  
Dans ma maison.  
Tout n'est plus que cailloux et poussière, jonché de chairs et de sang.  
C'est le prix de la mort, et on le paie cash!  
Et pourquoi?  
Un caprice de monarque, de président déchu, d'un tsar fou?  
Ou une erreur?  
Une fake-news?  
Un mensonge d'état?  
Une envie d'extension impérialiste?  
J'entends ça dans les rangs, dans les convois.  
Tout le monde se pose des questions, cherche à comprendre comment on en est arrivé là.  
Cette guerre me rappelle simplement ce que je suis!  
Pour les responsables, au mieux de la chaire à canon, au pire, rien.  
Alors, pourquoi vivre?  
Pourquoi m'avoir fait vivre?  
Je regrette d'avoir eu un enfant. Si j'avais su, jamais je n'aurai mis au monde.  
Je vais lui léguer quel avenir à présent? La survie, la famine, les maladies, la mort prématurée?  
Rester là-bas avec elle... pour la voir mourir dans mes bras?  
Parce que la patrie d'abord?  
Ma patrie, je l'aime, mais pas au point de lui sacrifier mon enfant.  
Ma fille est devenue ma terre.  
Et la seule façon pour moi qu'elle ne devienne pas une terre brûlée, c'est de fuir!  
Rejoindre la frontière.  
Passer de l'autre côté, pour vivre de nouveau en paix.  
Mais quelle paix?

Je ne connais pas le pays où je vais.  
Je ne connais, ni la langue, ni les mœurs, ni leurs lois.  
Mais, perdue pour perdue, je dois tenter ma chance.  
C'est la seule carte qu'il me reste.  
Je ne le fais pas pour moi.  
Je le fais pour ma fille.  
Pour ma famille.  
Parce que partir loin, se déraciner de chez soi, c'est aussi un crève-cœur.  
J'ai le cœur blessé, lourd comme du plomb, mais j'emmène aussi avec moi un bout  
de mon pays.  
Un pays qui était aussi en paix avant d'être dévasté.  
Un pays qui bat en moi, et de tout mon être.  
Être patriote n'est pas une insulte chez nous.  
C'est s'identifier à un peuple, avec ses atouts, ses défauts, et ses valeurs.  
Il n'y a rien de raciste là-dedans.  
Je me sens déjà une étrangère alors que je foule encore la terre de mes ancêtres.  
J'entends dire que la frontière est à dix kilomètres environ.  
Pourvu que ce couloir humanitaire soit respecté.  
On entend des choses atroces.  
Des guets-apens, des trafics, des vols, et des assassinats de masse pendant nos fuites  
en avant.  
J'ai appris hier qu'un des couloirs a été pris pour cible lors de bombardements.  
Peu s'en sont sortis indemnes.  
Vivement la frontière, qu'on souffle un peu.  
Je suis fatiguée de marcher.  
Et j'ai froid. J'ai si froid...  
Je m'écouterai, je ferai une pause, au risque de dormir congelée.  
Mais, ma fille ne mérite d'être abandonnée.  
C'est mon avenir.  
La mettre en sécurité c'est tout ce qui m'importe à présent...

## TABLEAU 3

### Mireille

*Mireille est à l'usine.*

*Elle est en habit de manœuvrière.*

*Elle prend sa pause.*

*Elle a une lettre dans ses mains, ouverte, et qu'elle a lue.*

J'ai reçu des nouvelles du front.

C'est la victoire!

Ils ont gagné cent mètres.

Dans le borbier.

Une tranchée de plus.

Des milliers de morts pour cent mètres de terrain.

« Une moyenne » qu'ils ont dis à la radio.

Et Georges n'a pas une égratignure.

C'est un miraculé.

C'est lui qui me l'a écrit.

Mais, ils manquent de tout.

Vivres.

Eau potable.

Médicament.

Hommes et matériels.

On leur promet depuis des semaines, dans renforts. Une relève...

Mais, rien ne vient.

Ça coûte cher de se battre, mais ça coûte rien une peau.

Et une âme, c'est gratuit.

C'est la loterie là-bas. Un jour t'es en vie. Le lendemain, t'es mort.

L'ennemi n'a pas de visage, mais il a la même tunique. Un uniforme, aux même couleurs; celle de la boue et du sang.

Seul le casque change.

C'est comme ça qu'on les distingue.

C'est le chef d'équipe qui me l'a expliqué.

Je travaille aussi pour la patrie.

J'ai lâché mon champ pour l'usine.

L'effort de guerre, comme ils disent tous!

Manutentionnaire, de jour comme de nuit.  
Je dors peu, et mes insomnies, nourries par la peur de perdre mon Georges me tiennent compagnie.  
Je fabrique de tout.  
Et, toutes les semaines, on change.  
Le mois dernier, je m'occupai des uniformes.  
La semaine dernière, j'étais à la confection de bottes.  
Cette semaine, aux toiles de camouflage.  
J'aimerais revenir à mon champ, cultiver des tomates, des patates, des navets, des salades.  
Ici, ça put l'huile et la sueur.  
Chez moi, ça sentait les herbes, et le blé coupé.  
On était bien à la ferme. On était en sécurité.  
C'était une vie de labeur, mais on était heureux.  
On mangeait à notre faim.  
Maintenant, nos hommes meurent le ventre vide.  
Ça vient de tomber : je suis aux munitions la semaine prochaine.  
Voilà ce que je deviens, une marchande d'arme, pour alimenter la guerre.  
Pour la patrie.  
Par la cause.  
Pour des galonnés qui croient penser mieux que nous...  
En quoi leurs pensées sont meilleures que les nôtres?  
S'ils pensaient comme nous, le pays ne serait pas en guerre...

### **Kate**

*Kate est à son bureau, cherchant à écrire une lettre...*

Je ne sais pas quoi lui écrire.  
Comment le soutenir?  
Je l'aime, et chaque mot me pousse aux larmes.  
Sans mon soutien, résistera-t-il?  
Aura-t-il encore la foi à ce qu'il croit? À ce qu'il fait?  
Est-ce le trahir de lui raconter mon désespoir, mes peurs, mes terreurs de le perdre, au même titre que son père?

En le soutenant, aurais-je le privilège de le revoir de nouveau sur le seuil de la maison?  
De le prendre dans mes bras!  
Et de pleurer de joie, et de soulagement.  
Pourrait-il revenir en laissant la guerre derrière lui?  
J'ai ma meilleure amie, son ami est revenu du front, et a fini sa vie dans l'alcool.  
La guerre, pour elle, s'est continuée à la maison.  
Elle s'impose aussi chez soi, comme un troisième homme, un intrus, une dépendance, comme une tumeur cancéreuse.  
Je préfère que mon fils meurt sur le champ de bataille, que de me le rendre dans la peau d'un spectre, sans vie, le regard vide, tourné vers l'horreur, la terreur, et me prendre à mon tour pour l'ennemi.  
Alors que je suis toujours de son côté, malgré ses choix, et le cœur brisé parfois.  
Comme aujourd'hui!  
Lui écrire est une torture.  
Je ne suis pas en état.  
Je voudrais pourtant.  
Lui raconter un peu de mon présent. Mais, je m'aperçois que ce n'est pas une bonne idée.  
Je vis dans une angoisse permanente.  
Les mots m'étouffent, comme un goût de poussière, comme une odeur de poudre.  
Mais, il ne doit pas le savoir.  
Je suis sa mère, et je ne veux pas l'inquiéter.  
Il me faut le rassurer.  
Lui montrer que la vie, chez lui, ne s'est pas arrêtée, qu'elle continue, malgré son départ pour...

.../... (fin de l'extrait)

Pour en savoir plus, veuillez adresser un mail à [fxt.art@gmail.com](mailto:fxt.art@gmail.com) en indique votre nom, votre profil théâtral (prod', compagnie, metteur en scène, comédien, amateur ou pro) et votre projet sur ce texte.